

## Saint-John Perse et les historiens latins

Joëlle Gardes-Tamine

Dans son autobiographie autant rêvée que réelle de la Pléiade, Saint-John Perse prit bien soin de s'affirmer homme de l'Atlantique et insista d'une manière trop nette pour être sincère sur sa défiance à l'égard des latins :

[...] derrière l'écran lumineux du site méditerranéen, c'est toute une ambiance atmosphérique et tout un arrière-plan psychologique, toute une imprégnation d'histoire et de civilisation ancienne à laquelle le poète demeure étranger.

L'hostilité intellectuelle, antirationnaliste, de Saint-John Perse à l'héritage gréco-latin, et plus particulièrement latin, tient à ses affinités celtiques, qui sont profondes en lui : elles sont d'atavisme ancestral autant que de formation personnelle.

p. XL<sup>1</sup>

Un certain nombre d'écrivains latins semblent pourtant avoir échappé à la condamnation, avoir été fréquentés, lus et annotés, et avoir nourri l'œuvre poétique. Ce sont des poètes, et l'on sait par exemple que la figure d'Enée est une des grandes figures qui la parcourent, mais ce sont aussi des historiens, Salluste et Tacite.

La bibliothèque personnelle comprend un volume de Salluste :

- *Conjuration de Catilina. Guerre de Jugurtha*, texte établi par B. Ornstein et traduit par J. Roman, Les Belles Lettres, Paris, 1924.

et plusieurs ouvrages de Tacite :

- *Dialogue des orateurs*, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, trad. par H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

- *Vie d'Agricola*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1948.

- *La Germanie*, trad. E. Dubois-Guehan, Paris, Liseux éditeur, 1878.

- *La Germanie*, trad. J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

- *Histoires*, texte établi et traduit par H. Gœlzer, Paris, Les Belles Lettres, tome 1, 3<sup>e</sup> édition, 1951, tome 2, 2<sup>e</sup> édition, 1949.

- *Annales*, texte établi et traduit par H. Gœlzer, Paris, Les Belles Lettres, 3 tomes, 1953.

Certes, il ne s'agit que d'un échantillon de la littérature latine<sup>2</sup>, mais il est révélateur, dans son exclusion des traités de rhétorique et de philosophie, des grands textes de la période classique, et révèle une prédilection constante pour Tacite, comme le montrent les deux éditions de *La Germanie*, également annotées, sans doute à des époques très différentes, avant et après l'exil. La plupart des éditions sont postérieures à l'exil américain, mais il est probable que du fait même de ses études, l'étudiant A. Leger avait déjà fréquenté ces auteurs, et qu'il n'a fait qu'y retrouver, homme mûr, ce à quoi il avait été sensible dans sa jeunesse. Ajoutons que dans sa

---

<sup>1</sup> Toutes les citations de Saint-John Perse sont extraites des Œuvres Complètes de la Pléiade.

<sup>2</sup> Mais l'ensemble de la bibliothèque personnelle n'est-il pas fait de la juxtaposition d'échantillons de telle ou telle littérature, de tel ou tel domaine du savoir ?

bibliographie de la Pléiade, Saint-John Perse fait mention de son excellente connaissance du latin : entre 1900 et 1904, il obtient un premier prix de composition latine, de thème latin, et il participe au concours général en discours latin.

Salluste et Tacite plaisent particulièrement à Alexis Leger comme à Saint-John Perse. De même que le diplomate poète, ils ont hésité entre le *negotium* et les charges publiques, et l'*otium* propice à l'écriture, qu'ils ont finalement choisi, ou que le destin les a forcés à choisir. Ainsi Salluste fut-il questeur, sénateur, et prêteur en 47 avant J.C., à la tête de l'ancien royaume de Juba. Accusé de malversation, il ne fut jamais consul, même s'il fut absous par César. Il ne lui restait plus qu'à devenir homme de lettres, ce qu'il fit à partir de 45 av. J.C. On ne peut qu'être frappé par l'analogie avec la vie du poète. Quant à Tacite, lui fut consul et gouverneur de la Gaule Belgique. Mêlés à la vie de leur cité, et aux plus hautes décisions de la vie publique, les deux hommes ont pourtant considéré que les plus hautes dignités étaient celles de la pensée et de l'écriture.

Dans leurs écrits, lus et annotés, parfois sur le texte latin, plus fréquemment sur sa traduction, Saint-John Perse a puisé constamment, du moins depuis *Anabase*, lorsque l'inspiration personnelle s'est dissimulée, ou en tout cas intégrée dans une inspiration plus vaste et plus pétrie de culture. Il y a trouvé des mots, des images et des thèmes, et surtout y a retrouvé une certaine conception du style.

### 1. Mots et expressions

P. Cellier dans son article « Mots et savoirs : présence des grandes civilisations »<sup>3</sup> a noté l'importance des références latines qui, selon lui, précèdent largement le Monde Biblique ou l'Asie et arrivent en troisième position, après la Grèce et le Monde Occidental dans ce qu'il appelle *Les Champs lexicaux de l'histoire et des civilisations dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse* (p. 231). Encore faut-il noter qu'il minimise<sup>4</sup> considérablement le nombre de ces références au profit de la Grèce, bien que plusieurs soient communes aux deux civilisations, comme la Sibylle, qu'il ne prend en compte qu'une fois, alors qu'il est probable que, lecteur de Virgile, il pensait à l'*Énéide* - *Sois avec nous, rire de Cumès* [...] (*Amers, Chœur*, I, p. 367). On note d'ailleurs souvent au travers des soulignements et annotations que des réalités relevées comme asiatiques, ou antillaises, selon le point de vue des commentateurs, sont également latines. On dira donc sans précaution que le syncrétisme de Saint-John Perse admet Rome et la latinité sur un pied d'égalité avec l'Asie et peut-être même avec les Antilles.

Les historiens latins fournissent d'abord un vocabulaire et des expressions. J'ai analysé ailleurs l'origine des trois grandes saisons d'*Anabase* :

*Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi.*

*Anabase*, I, p. 93.

---

<sup>3</sup> *Espaces de Saint-John Perse 1-2*, Publications de l'Université de Provence, 1979.

<sup>4</sup> C'est d'ailleurs la tendance générale des critiques, qui omettent même souvent l'influence des latins. C'est ainsi que Monique Parent écrivait dans *Saint-John Perse et quelques devanciers. Études sur le poème en prose*, Klincksieck, Paris, 1960 : *A la lecture de l'œuvre de Saint-John Perse, l'humanisme du poète apparaît clairement, et c'est un humanisme exceptionnel en notre temps ; espace nourri de la Bible, des Tragiques grecs et d'Homère, mais aussi des textes sacrés de l'Inde, de la Chine et de L'Égypte, il a ouvert la poésie française aux civilisations de l'Orient et de l'Amérique du Sud, comme personne avant lui ne l'avait fait.* Rendons donc à César ce qui est à César !

que j'ai pensé pouvoir localiser dans *La Germanie*<sup>5</sup>. Du même texte, provient vraisemblablement l'ambre jaune, qui fournit un motif récurrent dans l'œuvre poétique :

*Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège des grandes vèpres d'ambre jaune...*

*Exil, IV, p. 129.*

*Nous n'avons point mordu au citron vert d'Afrique, ni nous n'avons hanté l'ambre fossile et clair enchâssé d'ailes éphémères ;*

*Amers, Chœur 2, p. 368.*

*Il n'habite point, fossile, le bloc d'ambre ni de houille.*

*Oiseaux, VII, p. 416.*

Dans la traduction de Jacques Perret n'est souligné, et signalé en marge par un cercle que le mot *succin*, calque du latin *succinum*. Mais la traduction de Dubois-Guehan, plus lyrique du moins dans ce passage, est largement soulignée, à la fois dans le texte latin et dans le texte français. Le texte décrit ainsi l'ambre :

*On peut le croire un suc végétal à voir, sous sa transparence, les insectes rampants et même ailés qu'il renferme et qui, retenus par son fluide visqueux, restent prisonniers dans la gomme durcie.*

Et si ce passage n'est pas souligné, la note qui le précise l'est abondamment :

« Emprisonnée dans le succin, la fourmi devient un objet de prix ». Martial, *Épigr. 6-15. Le musée de Dresde renferme de précieux échantillons de succin dans lequel sont embaumés des insectes qui semblent y vivre.*

- *La suave poésie de Tacite n'a pas échappé à André Chénier [...]*

Elle n'a pas échappé non plus à Saint-John Perse<sup>6</sup>. Au vrai, ces images reprises, ces autocitations ne prouvent rien à elles seules sur la nature de l'influence des historiens latins. Il s'agit peut-être tout simplement d'expressions déracinées de leur contexte, recopiées sur ces fameux carnets noirs détruits, et dont la force est d'autant plus grande que leur origine est perdue et que le poète peut s'en croire seul responsable.

Au *Dialogue des orateurs*, sur lequel je reviendrai pour son intérêt profond, est peut-être empruntée l'expression de la grande Année d'*Amers*, où les références latines abondent :

« *L'Année dont moi je parle est la plus grande Année ; la Mer où j'interroge est la plus grande Mer.*  
*Amers, Strophe, II, p. 281.*

expression intéressante puisqu'elle appelle et crée, dans un de ces parallélismes qui sont chers au poète, celle de la *grande Mer*. Le texte latin, annoté en marge par un trait vertical, était le suivant :

*si [...] la grande année, la véritable, est celle où se retrouve exactement la position actuelle du ciel et des astres, et que cette année comprend douze mille neuf cent cinquante quatre des divisions que nous nommons années,*

On comprend qu'il ait pu faire rêver un poète à l'imagination ample et véritablement cosmique.

C'est encore à Tacite, cette fois dans les *Annales, XI*, qu'est emprunté *semences de révolte, semina rebellionis*, qui s'insère dans le contexte guerrier d'*Anabase* très proche de celui des conquêtes impériales que relate l'historien latin :

<sup>5</sup> Sur trois grandes saisons, *Bulletin de liaison de la Fondation Saint-John Perse*, n°3, 1989.

<sup>6</sup> Dans l'édition des Belles-Lettres, chaque fois qu'il est question de l'ambre, par exemple dans l'introduction de J. Perret qui consacre un long passage à son commerce, le mot est souligné.

*Allez et dites bien : nos habitudes de violence, nos chevaux sobres et rapides sur les semences de révolte et nos casques flairés par la fureur du jour...*

*Anabase, VI, p. 103.*

Et si ce n'est pas aux *Annales* que sont empruntés tous les maîtres, du sel, de la navigation, et autres, il y a là une rencontre qui enchante le poète qui repère et souligne à plusieurs reprises *maître des rites, maître de la mer, etc.*

Ce n'est sans doute pas par hasard qu'*Exil* nous parle d'âme *numide*, et nous devinons bien la présence dans le poème de la figure d'Enée. Mais la paronomase qui nous fait associer *numide* à *nomade*<sup>7</sup> :

« A la poursuite, sur les sables, de mon âme numide... »

*Exil, III, p. 126.*

*Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable...*

*Exil, VII, p. 136.*

c'est à Salluste qu'elle est empruntée. Le poète n'a-t-il pas en effet rêvé à partir de ce passage de la *Guerre de Jugurtha* où Salluste décrit le peuplement de l'Afrique du Nord :

*Les Perses s'installèrent plus près de l'Océan et transformèrent en habitations leurs vaisseaux renversés [...] et parce qu'ils avaient erré dans diverses contrées à la recherche de territoires à leur convenance, ils se donnèrent à eux-mêmes le nom de Nomades.*

Et la note qui commente cette étymologie du mot *numide* :

*Salluste et ses sources rapprochent les deux appellations Nomades et Numides.*

est signalée par un cercle en marge.

Terminons la liste de ces échos qui traduisent une lecture attentive par un autre extrait de la *Guerre de Jugurtha* de Salluste, bien propre lui aussi à ouvrir l'imagination. Il s'agit de l'évocation des Syrtes, que nous retrouvons comme par hasard dans *Exil* - les *syrtes de l'exil* -, et il est question de la ville de Leptis :

*Elle est située entre les deux Syrtes, dont le nom dérive de leur position : ce sont, en effet, à l'extrémité de l'Afrique, deux golfes voisins l'un de l'autre, de grandeur inégale, mais de nature semblable.*

Une partie de la note qu'appelle ce passage est également signalée par un trait en marge :

*Ces côtes sont tout à fait inhospitalières, et les fonds y sont si bas qu'il est très dangereux pour les navigateurs de s'y aventurer : quand le vent souffle avec violence, il n'est pas rare de voir les barques prises dans les sables qui s'amoncellent autour d'elles et les emprisonnent, en quelque sorte.*

Le passage continue par une étymologie fantaisiste :

*[...] L'aspect des lieux se modifie suivant les changements du vent. Syrtes vient d'un mot grec qui signifie traîner*

commentée par le traducteur en note :

*Salluste songe au verbe sorein, équivalent grec de trahere ; mais cette étymologie n'est pas sérieuse, il faut lui préférer celle qui fait dériver syrtis de l'arabe sert (c'est-à-dire grand désert), mot par lequel on désigne encore aujourd'hui la région avoisinante.*

Étymologie, qui, à la manière de l'image surréaliste, apparie des réalités éloignées, mer et terre confondues, déchaînement du vent, autant d'éléments bien propres à inspirer Saint-John

<sup>7</sup> Dans *Amers, Invocation*, 6, p. 265, c'est cette fois *Nomades* qui est relié à exil dans l'expression *ses vieux Nomades en exil*.

Perse. Je crois qu'*Exil* doit beaucoup au texte de Salluste, sans compter bien sûr le mot de *pérégrin*, l'allusion au tumulte prétorien en III...

Je ne me livrerai pas plus longtemps à ce travail de rapprochement, me contentant de dire que l'on pourrait en particulier le poursuivre à partir d'*Anabase* ou d'*Amers*, qui, avec *Exil*, me paraissent les textes où la présence latine est la plus forte.

## 2. Les thèmes

Ce ne sont pas seulement des mots et des images que Saint-John Perse a trouvés chez Salluste et Tacite, mais aussi des thèmes de réflexion. Je me bornerai à évoquer rapidement le domaine de l'anthropologie avec la question de l'inceste. Il n'est pas un exemple de cet interdit qui ne soit souligné. Agrippine les a cumulés, et la lecture des passages qui concernent son double inceste, avec Lepidus, le mari de sa sœur Drusilla, qui passait pour avoir été l'amant des deux sœurs de sa femme, Agrippine et Livilla, avec son oncle, puisqu'elle fut mariée à Claude, et son inceste manqué avec son fils Néron, empêché de justesse par l'affranchie Acté se fait crayon en mains. Réflexion, songe sur la diversité des us et coutumes et la relativité des interdits : celui que brava Agrippine en épousant Claude n'en fut pas un pour la sœur du poète, Marguerite, qui épousa son oncle Abel Dormoy.

J'insisterai davantage sur le thème philosophique et moral omniprésent dans l'œuvre de la nécessité de l'action triomphant de la mollesse. C'est le centre même d'*Anabase*, c'est celui de *Vents* et c'était un *topos* de la philosophie romaine, opposant l'*otium* au *negotium*, le loisir au négoce. L'opposition *négoce / loisir* d'*Anabase* :

*Hommes, gens de poussière et de toutes façons, gens de négoce et de loisir, [...]*

*Anabase*, I, p. 94.

deviendra loisir / charge publique dans *Vents* :

*Ainsi quand l'Enchanteur, par les chemins et par les rues,  
Va chez les hommes de son temps en habit du commun,  
Et qu'il a dépouillé toute charge publique,  
Homme très libre et de loisir, dans le sourire et la bonne grâce,  
Le ciel pour lui tient son écart et sa version des choses.*

*Vents*, I,5, p. 189.

mais si la forme a changé, si la distance est plus grande par rapport au couple latin, l'idée est la même. On ne développera pas ici ce point bien connu de la pensée du poète, sinon pour dire que ce thème envisagé d'une manière non personnelle, pourrait-on dire dans *Anabase*, associait le loisir à la douceur délétère du repos du guerrier, tandis qu'après l'exil vécu, le loisir devient le signe de la possibilité pour l'Enchanteur de se faire entendre. Saint-John Perse retrouve alors un des thèmes chers aux Romains de l'*otium* bénéfique parce que propice à la méditation philosophique.

Les Romains tels que les dépeignent Salluste et Tacite sont hommes d'action, et leurs récits regorgent de guerres de conquête et de figures de grands généraux. On ne s'étonne pas que Saint-John Perse souligne tous les noms désignant les corps d'armée, des grades, et des armes. Tout le début d'*Anabase* baigne dans l'univers de la conquête romaine, les grandes saisons, les armes qui sont belles, les ides pures du matin, la chose publique... Et c'est encore *Amers* qui reprendra en écho les thèmes et les termes qu'*Anabase* semait :

*les capitaines à la chaîne parmi la foule du triomphe, les magistrats élus aux soirs d'émeute sur les bornes et les tribuns haussés sur les grandes places méridiennes ;*

*Amers, Chœur, 3, p. 373*

*parmi les effigies d'argile noire, les chevelures tressées de paille et les grandes fourches de corail rouge, mêlant l'offrande tributaire à la dépouille opime.*

*Amers, Chœur, IV, p. 301.*

Certes, la plupart des mots désignant les armes, les glaives, les lances, les casques, les épées, sont de tout temps et de tout lieu, mais la présence dans les textes de termes plus spécifiques comme aigles, légions, associés à des termes désignant des pratiques politiques ou religieuses marque la permanence d'une influence qui n'est pas seulement de mots. Dans les textes de Salluste comme de Tacite, soulignés avec régularité apparaissent tous les passages qui désignent l'impatience, le désir de toujours aller plus loin ou en contraste la tentation du repos. Ici, c'est Jugurtha dont Saint-John Perse approuve le fait que talonné par Metellus, *il ne séjourna nulle part plus d'un jour ou d'une nuit* (Jugurtha, LXXVI), là, sont relevés l'amollissement des légions de Corbulon *qu'une longue paix avait énervées* ou celui des Thraces :

*prenant goût à la dissipation et enrichis par le pillage, ils négligeaient de mettre des postes, se livraient au désordre des festins, et tombaient par terre, appesantis par le sommeil et par le vin.*

*Annales, livre IV*

Le lieu commun à l'époque tant de Salluste que de Tacite de la célébration des premiers temps de la République aux vertus roboratives retient évidemment l'attention du poète, sensible à l'idéal de courage et de force qui faisait *préférer une gloire sans limites, une modeste fortune* (*Conjuration de Catilina*) et *les hasards à la sécurité* (*ibid.*). L'aspect public de ces vertus qu'illustrèrent encore sous l'Empire des hommes comme Germanicus ou Agricola est en accord avec les exigences du haut fonctionnaire de l'État comme avec celles du poète, de même que leur aspect privé est propre à susciter une rêverie autour d'une enfance mythifiée :

*Oui, autrefois, dans chaque famille, le fils, né d'une mère chaste, était élevé non pas dans la chambre étroite d'une nourrice achetée, mais dans le sein et les bras d'une mère, qui faisait avant tout sa gloire de rester chez elle et d'être l'esclave de ses enfants.*

*Dialogue des orateurs, VXXVIII.*

Et que pouvons-nous lire dans ce redoublement d'annotations, célébration d'une enfance sur ce modèle, ou regret ?

Courage, fermeté, dignité, honnêteté, grandeur, force de caractère, abnégation, la liste serait longue de toutes ces vertus romaines, qui furent celles des hommes de la Révolution et de tous les grands républicains, *topos* toujours prêt à resurgir aux époques qu'on croit de changement ou de décadence. Et c'est aussi chez les barbares que l'on croit trouver la vigueur et l'énergie qui font défaut à une civilisation vieillie. Sur ce point, le poète lecteur de Gobineau retrouve chez Tacite des convictions analogues. Sur un autre point, sa réflexion rencontre celle de l'historien latin. Sa lecture minutieuse du *Dialogue des orateurs* montre en effet qu'il était particulièrement attentif aux conditions d'épanouissement de l'éloquence et de la poésie. Dans l'hommage qu'il rendait à Valéry Larbaud en 1957<sup>8</sup>, Saint-John Perse écrivait :

*De Tacite, qu'il goûte moins que Suétone, il aimait citer, pour sa sobriété, ce Dialogue des orateurs qui fut œuvre de « rhéteur ». Le dépouillement lui-même, observait-il, n'est-il pas un fait de « rhétorique » ?*

---

<sup>8</sup> "Valéry Larbaud ou l'honneur littéraire", *N.R.F.* n° 57, septembre 1957.

Il est probable que, comme dans la majorité de ses hommages, c'est au fond de lui qu'il parlait. Outre sa concision, la double problématique du *Dialogue* le retient : vaut-il donc mieux être poète, dans l'obscurité de la retraite, comme le demande Maternus :

*les poètes doivent [...] abandonner toutes les occupations, et se retirer dans les bocages et dans les bois, suivant leurs expressions, c'est-à-dire dans la solitude*

et renoncer à la gloire :

*La poésie et les vers, auxquels Maternus souhaite de consacrer sa vie entière [...] n'apportent, eux, aucune dignité honorifique à ceux qui les cultivent et ne grossissent pas leur fortune! des jouissances brèves, une gloire sans portée et sans fruits, voilà ce que l'on en tire.*

ou se consacrer à l'éloquence, plus en prise sur la vie politique ? Et d'autre part, l'éloquence a-t-elle encore la possibilité même d'exister dans une époque de tyrannie, où elle a perdu sa liberté d'expression ?

Nul doute qu'au moment où les *défaillances de l'histoire* l'ont rendu à sa rive natale, Saint-John Perse n'ait renoué avec la poésie en songeant à ce grand texte. C'est toute une réflexion sur la création et la culture qu'il pouvait reprendre à son compte. Ainsi, l'introduction de Bornecque revient sur les qualités de l'orateur Aper :

*Aper, lui, possédait toutes les connaissances et il méprisait la culture littéraire plus qu'il n'en était dépourvu, pensant que son activité et ses efforts lui mériteraient plus de gloire, si son talent ne paraissait emprunter l'appui d'aucune connaissance acquise.*

En marge, à gauche du trait vertical, un nom, Briand. Mais c'est aussi à lui-même qu'il devait penser, à lui qui affirmait qu'un refus de la culture et de la poussière des livres alors même qu'il travaillait à partir d'eux.

En somme, les latins, Tacite en particulier, fournissaient à Saint-John Perse plus d'un modèle pour la statue du poète qu'il a toujours travaillé à édifier.

### 3. Le style

Idéal de vie, certes, mais aussi idéal de style. De Salluste, Saint-John Perse aimait la langue. Dans l'introduction de la *Conjuration de Catilina*, à peine quelques mots épars sont-ils soulignés. Mais tous les passages sur la phrase et la langue sont isolés d'un trait en marge. Ce qui retient le poète, c'est la concision, qu'il goûtera aussi chez Tacite, les ruptures et la vigueur brutale qui *donne l'impression d'une vibration métallique*. Irai-je jusqu'à dire qu'à quelques exceptions près, Saint-John Perse ne devait pas goûter le grec dont les subtilités devaient lui paraître efféminées, mais bien cette langue qu'on a trop souvent décrite comme barbare et rude, et qui est pleine de force et d'énergie ?

C'est évidemment Tacite qui devait être propre à le séduire, lui en qui l'intelligence, la subtilité et l'ironie s'alliaient à la traditionnelle vigueur latine et les annotations font clairement apparaître qu'à côté de l'attention apportée aux traits de pensée, il faut faire une place à ceux de style. Saint-John Perse est ainsi très attentif aux marques de l'énonciation, toutes ces formules par lesquelles Tacite tantôt s'implique :

*je ne saurais omettre*

*je veux raconter ce que j'ai entendu dire à des vieillards et ce qu'ils ont écrit*

*Annales, livre IV*

*Livre X*

tantôt, comme déjà dans ce dernier exemple, s'abrite derrière ses sources. Certaines de ces formules semblent approuvées, d'autres critiquées par un trait ondulé : *quelques-uns ont raconté que, on rapporte que*. Cette mise en scène de la parole n'est pas sans rappeler celle d'*Amitié du Prince* :

*Et d'autres voix s'élèvent sur son compte :*

II, p. 67

« Ceci encore j'ai à te dire :

III, p. 70

De Tacite, Saint-John Perse apprécie aussi les formules, les *sententiae*, autant pour leur portée morale et philosophique que pour leur concision :

*nisi si cupido dominandi cunctis adfectibus flagrantior est*  
*l'ambition d'être le maître est plus ardent que toutes les autres passions*

*Annales, XV*

*nisi impunitatis cupido retinisset, magnis semper conatibus adversa*  
*le désir de l'impunité, qui contrarie toujours les grands projets*

*ibid.*

Dans ces deux maximes, à quelques pages d'intervalle, c'est le texte latin qui est souligné.

Dans le cadre étroit de cette communication, il est évidemment impossible d'analyser tout ce à quoi Saint-John Perse est sensible dans les textes de Salluste et de Tacite. J'espère seulement avoir montré qu'il en est proche et que sa méfiance affichée participe de cette stratégie de la seiche qu'il a mise en œuvre tout au long de sa vie. Saint-John Perse celte ? Mais c'est dans le Sud qu'il s'installe et qu'il meurt, comme son bisaïeul Augustin de Caille, le plus antilatin des *hommes d'Atlantique* par la même *ironie du sort* qu'il avait soulignée. Et c'est chez plusieurs écrivains latins, que sans doute plus que chez les Grecs, qu'il aura trouvé l'énergie et la grandeur que toute sa poésie a cherché à déployer.

Joëlle Gardes-Tamine  
Université de Provence, Aix-en-Provence